

I CONCERTI DELLA SINFONICA HA DIRETTO FLAVIO EMILIO SCOGNA

Se Beethoven veste abiti più moderni

Nella bella rivisitazione «Ludwig» di Sergio Rendine

di NICOLA SBISA

Un intero programma «fuori dal seniero battuto» quello che Flavio Emilio Scogna ha compilato per il suo ritorno sul podio dell'orchestra della Provincia, che ha tenuto il settimanale concerto allo Shownville. Ma Scogna innanzitutto sa comunque ottenere il massimo dall'orchestra e di conseguenza accompagnare gli ascoltatori in un percorso che nella estrema varietà di stimoli, mantiene sempre indubbi motivi di reale presa.

Pagine poco frequentate del grande Sibelius (*Andante festivo per orchestra d'archi e timpani "ad libitum"*) e di Grieg (le *Due melodie elegiache per orchestra d'archi*, *"Ferita d'amor"* e *"La scorsa primavera"*), evocatrici di atmosfere in cui la magia di mondi fantastici si concreta in personali agganci allo spirito sincero e coinvolgente dell'animo popolare dei due paesi nordici, hanno aperto il programma. Protagonisti gli archi, dai quali Scogna ha ottenuto ammaliatori sonorità, eloquenti portatrici di sinceri messaggi poetici.

Poi quello che poteva essere considerato il fulcro stimolante della serata, una pagina del musicista napoletano Sergio Rendine (presente in sala e applaudito dal pubblico): *Ludwig* una elaborazione di temi dalla celebre *Sinfonia n. 7* di Beethoven, risultata prega di interesse, ma nel contempo avvincente. Musicista di levatura internazionale, Rendine nel brano pur sfoderando una forbita tecnica, sa andare ben oltre e quindi sollecitare nell'ascoltatore una costante attenzione, un sincero coinvolgimento teso a captare l'evoluzione «moderna» di temi peraltro cari alla memoria. Scogna ha ottenuto dall'orchestra sonorità calibrate e suggestive, tali da favorire il pieno successo della esecuzione.

Conclusione con la *Sinfonia n. 2* di Kurt Weill. Opera non nuova per Bari (in un passato peraltro piuttosto lontano è stata eseguita un paio di volte) è emblematica del raro operare del grande musicista del '900, nel campo della «forma classica». Composta nel periodo in cui l'autore abbandonò l'Europa su cui incombeva sempre più pesante lo spirito del Nazismo, va detto subito che non



rivelava alcuna intenzione di rallegrare, quanto di esprimere una personale esperienza esistenziale, che partendo dal profondo pessimismo che caratterizza i primi due tempi, esplode infine, nel tempo conclusivo in un messaggio di speranza, in un implicito invito a «non mollare» in attesa di tempi migliori.

Opera densa di significati dunque, che Scogna ha rivissuto con fervido slancio, ed una convinta e coinvolgente partecipazione, impressionando profondamente gli ascoltatori.

Il pubblico - che, dato il rilievo e l'interesse della manifestazione avrebbe dovuto essere molto più numeroso - gli ha tributato calorosi consensi, che il direttore ha inteso sempre condividere con l'orchestra, apparsa una volta di più, capace di reggere impeccabilmente un impegno affatto facile.

SUL PODIO
Il direttore
d'orchestra
Flavio Emilio
Scogna

phonies de Brahms à la fois puissantes et légères, tissées d'une seule trame. Elle semble prendre très au sérieux les combinaisons complexes, l'alchimie des contrastes que tente Bartók dans son Concerto pour orchestre (1943). Sans faire table rase des influences (réminiscences de Beethoven, Wagner, Moussorgski, Tchaïkovski, Hindemith), Alsop met en relief la vigoureuse nettelée des thèmes, la franchise un peu trop cuivrée - et crispée - des appels, le frisson des musiques nocturnes, un mot tout ce qui appartient en propre au Bartók « américain » et fait du Concerto pour orchestre une question, troublante, beaucoup plus qu'une réponse.

Moins virtuose et flamboyante que d'autres, cette lecture, si elle ne manque pas de subtilité, se meut dans un climat expressif restreint; son parti pris de sobre gravité ne justifie qu'à moitié une certaine réaure dans l'articulation et les transitions. The Baltimore Symphony n'est guère transcendant.

L'ampleur, la continuité dramatique, la mise en valeur de l'architecture sont également présentes dans une approche plutôt équilibrée de la Musique pour cordes, percussions et célesta (1936). Son interprétation se veut rigoureuse, voire empreinte d'une certaine distance vis-à-vis du texte. Pourquoi pas ? Mais elle déçoit par son manque de couleurs et d'effervescence. Patrick Szersznovitz

RÉFÉRENCES Reiner (RCA), Dorati/

Concertgebouw (Philips) pour le Concerto pour orchestre ; Fricay (Audite), Miravinkin (Melodica) pour la Musique pour cordes.

Ludwig van Beethoven 1770-1827

 **Le Glorieux Moment op. 136**
(a), Fantaisie chorale op. 80 (b).
Claire Rutter (soprano) (a), Matilde Wallenik (a), Marta Fontanals-Simmons (b) (mezzo), Peter Hoare (a), Julian Davies (b) (ténor), Stephen Gadd (baryton), Leon McCallum (piano) (b), Westminster Boys' Choir (a). City of London Choir, Royal Philharmonic Orchestra, Hilary Davan Watton. Naxos 8527283. © 2011. TT : 57'. Technique : 3/5.

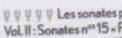
 **Œuvre de circonstance créée le 29 novembre 1814 pour célébrer le Congrès de Vienne dans une Europe ayant vaincu Napoléon, Le Glorieux Moment (Der glorreiche Augenblick) demeure rare au disque comme au concert. Cette vaste cantate pour quatre solistes, deux ensembles vocaux (dont un d'enfants) et un orchestre, mêle dans ses six parties airs, récits, quatuors et chœurs, pour**

se conclure sur « Europa steht ! », L'Europe est là ! L'ensemble ne manque ni de charme ni de souffle derrière les figures obligeantes de la pompe militaire.

Le RPO et le City of London Choir, sans être des formations prestigieuses, assument décemment leur partie, avec des solistes convenables - tous, hélas, n'ont pas l'ardeur et le beau grain de la mezzo Matilde Wallenik. Excellent coupletage, la Fantaisie chorale annonçant par son thème principal l'élan fédérateur de l'« Ode à la joie » de la Symphonie n° 9.

Benoit Fauchet

RÉFÉRENCE : Chung (DG).

 **Les sonates pour piano, Vol. II : Sonates n°15 « Pastorale », 17, 18, 19, 20, 21 « Waldstein », 22, 23 « Appassionata », 24, 25 et 28.**

François-Frédéric Guy (piano). Zig-Zag Territoires ZZT304 (3 CD). © 2010 et 2011. TT : 3 h 33'.

Technique : 4/5



Dans la grande compétition du disque, oser une intégrale des sonates de Beethoven est aujourd'hui chose risquée. Présenter d'un bloc ces sonatas médiennes et postmédiennes qui réunissent tant d'opus à titre, revient à s'exposer plus encore. Mais François-Frédéric Guy n'a pas à craindre la comparaison avec les glorieux allians tant son Beethoven est nécessaire.

A écouter la façon dont il unifie ces pages si diverses, on se dit que le pari est réussi et le monument en bonnevoie d'achèvement. Rien ne lui échappe de la clarté lunaire de la « Pastorale », de l'éloquence dramatique de la « Appassionata », ou la rusticité voulue de la « Féderica ». Dans les Sonates n° 22 et 24, veillousses sous leur fausse simplicité, il sait très bien mettre en avant les innovations formelles qui conduiront à l'élacement du cadre dans l'Opus 101. Tout cela est lié par une réflexion, un sérieux, un recul, culminant dans une « Waldstein » où l'ordre règne en maître, jusqu'à l'explosion finale, très contenue.

Le revers de cette approche, et la seule réserve à cet ensemble - qui en est vraiment un - résident dans le triptyque de l'Opus 31, qu'on ne manquera pas de trouver un rien sage. A aucun moment la Sonate n° 16 (dite « Boiteuse ») n'offre le moindre sourire, et la Sonate n° 18 n'a pas cette liberté mordusardante qu'on lui connaît sous des doigts moins stricts (écoutez seulement Haskin en concert, dans nos indispensables de cet été !). Mais cette vision linéaire, où la puissance d'analyse la dispute à la

pureté de l'esprit, se tient parfairement dans le cadre d'une intégrale, et le fait que tout cela ait été réalisé en public renforce notre admiration.

Etienne Moreau

Les dix sonates pour violon

Midori Seiler (violon). Jos Van Immerseel (pianoforte). Zig-Zag Territoires ZZT307 (3 CD). © 2007 à 2009. TT : 3 h 53'.

Technique : 4/5

 Il y a vingt-cinq ans, Jos Van Immerseel et Jaap Schröder étaient les premiers à graver sur instruments anciens

les dix sonates. Si la lougue du pianofortiste suscitait les éloges de Serge Martin (cf. n° 366), celui-ci pointait aussi de sévères insuffisances chez son partenaire, Midori Seiler ne nous enthousiasme pas davantage. Pour tout dire, nous trouvons les timbres de son violon franchement désagréables dans la Sonate « Le Printemps » qui ouvre cette intégrale. Ses tenues miaulantées, son vibrato au compte-gouttes, son accentuation ourlancière nous rebutent. Et plus encore cette tristesse d'expression dans l'Adagio - quelle éprieve. Sur la copie d'un Walter, Van Immerseel n'apporte pas plus de lumière à une lecture aride (finale).

La suite est à l'avantage, grotesque dans l'incessante exagération des nuances, à la limite de la saturation dans les forte (Sonate n° 7), traînant dans des lignes sans grâce (Sonate n° 6). Quelques-unes fine ligne rendent au texte sa noblesse, mais les timbres sont si peu séduisants et les phrasés si engoncés que l'embelle reste fugace. Les interprètes ne manquent pourtant ni de moyens ni d'ardeur, notamment dans la Sonate n° 7. La prise de ses sons artifices leur offre une juste présence. Jean-Michel Malkhoff

RÉFÉRENCES Grumiaux/Haskin (Philips), Kremer/Argerich (DG).

Luigi Boccherini

1743-1805 **Stabat Mater G 532**

(1^{re} version, 1781). Barbara Vignudelli (soprano), Orchestra da camera Benedetto Marcello, Flavio Emilio Scogna. Tactus TC740208. © 2005. TT : 45'.

Technique : 3/5

 Boccherini et la soprano bolonaise Barbara Vignudelli s'étaient déjà croisés dans la rare « action

sacrée » d'après Métastase Giuseppe Ronconi, parue en 2000 chez Bon Giovanni. Une belle promesse, que vient ce Stabat Mater enregistré sur le vif en 2005. Cette Mère du Christ est pleine de la croix lui inspire le juste climat expressif : la tristesse resignée. Parant de couleurs sombres les moments méditatifs, affirmant une sûreté sereine dans les passages périlleux, sa voix limpide, gracieuse, a pourtant du corps. Intense et émouvante dans Qui est homo (vrai adagio assai), tendre dans le Virgo virginum, épiorée mais digne dans le Quando corpus morietur. L'orchestre (moderne) Benedetto Marcello lui offre un écrit respectueux de la ligne boccherinienne. Flavio Emilio Scogna fait les bons choix de tempo et d'effets, en confiant, par exemple, l'intime Eja mater à un instrument par partie.

Roger-Claude Travers

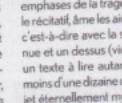
RÉFÉRENCE : Agnès Mellon/415 (HM).

Thomas-Louis Bourgeois

1676-1750

 **Les Sirènes, Borée, Zéphire et Flore, Hippomène, Pièche.** Carolyn Sampson (soprano), Le Concert Lorrain, Anne-Catherine Bucher. Carus 83374. © 2011. TT : 1h 12'.

Technique : 3/5

 « Corps et âme » dit Rousseau, promoteur avec Sébastien Brossard de la cantate française en réaction aux emphases de la tragédie lyrique. Corps le récitatif, âme les airs, et sans « attirail », c'est-à-dire avec la simple basse continue et un dessus (violon ou flûte). Mais un texte à lire autant qu'à écouter, en moins d'une dizaine de séquences au sujet étérnellement mythologique et pastoral. La rhétorique est elle aussi immuable : exposition (« Au bord d'une onde fugitive » ou « rigoureux hyer »), conflit amoureux, sentiments puis morale : « Amans songez à vous défendre », « Du couchant à l'aurore... Amour on l'adore ». Thomas-Louis Bourgeois - musicien européen passé par Toul, Strasbourg, Paris, Bruxelles et Dijon - n'échappe pas à la règle dans sa quarantaine de cantates, échelonnées entre 1700 et 1740. Parmi les quelques Anne-Catherine Bucher a choisi cinq pièces maîtresses. Depuis les Petits Motets d'Henry Madin (Diapason découverte en 2007), son Concert Lorrain n'avait rien publié en dépit d'une belle activité de part et d'autre du Rhin. Carolyn Sampson et le flûtiste Alexis Kosenko les rejoignent et entrelacent leurs lignes fluides au-dessus d'un continuo énergique et solide.

PARMAPOESIA FESTIVAL TEATRO DUE, SALA GREMITA. MOLTE PERSONE RIMASTE FUORI

Emozioni con Pasolini recitato da Santamaria

L'attore e un gruppo musicale trionfano con «Poesia in forma di rosa»

Alessio Forri

Il «Ragazzo dalla faccia onesta e puritana, anche tu, dell'infanzia, hai oltre la purezza la viltà».

Parte così, con le prime parole, secche e decisive di «Il sogno della ragione», lo spettacolo dedicato a Pier Paolo Pasolini che Claudio Santamaria ha portato a Parma in occasione del penultimo appuntamento del ParmaPoesia Festival.

Poco più di un'ora, tanto è bastato all'attore romano per emozionare il pubblico e farlo entrare, prepotentemente e totalmente in quell'universo pasoliniano dal quale emerge un'animo ferito, graffiato, sfrenato, che parla di una «una razza che non accetta gli altri, una razza che nell'attimo in cui ride si ricorda dei pianti, e nel pianto del riso, una razza che non si esime un giorno, un'ora, dal dovere della presenza invasiva, della contraddizione in cui la vita non concede mai adempimento alcuno, una razza che fa della propria nubezza un'arma che non perde».

Una razza della quale lo stesso Pasolini sostiene, con orgoglio, di appartenere: «Ma senza la maschera dell'integrità».



Altre Claudio Santamaria impegnato nel suo «melologo».

Domenica 10

Chiude Kusturica

«**S**ARÀ per motivi tecnico-organizzativi, da venerdì 8 a domenica 10 luglio la serata conclusiva del ParmaPoesia Festival. Alle 21, in Piazza Shakespeare, il Festival si concluderà dunque con un altro ospite d'eccezione: il regista Emir Kusturica».

espressione di una vita vissuta sempre contro, o meglio, percorsa come tale da un'Italia che lo osteggiò spesso.

Una maschera gettata anche dal pubblico, numeroso, tanto da far registrare il tutto esaurito al Teatro Due, scelto come location in alternativa all'assunzata Piazza Shakespeare per timore di pioggia.

Gli organizzatori sono stati costretti a chiudere le porte per sold out, nonostante la presenza di un solo spettatore.

Ilogo (così si chiamava) per voce recitante, quella di Claudio Santamaria, e ensemble musicale, grazie alle musiche originali di Flavio Emilio Scagna, eseguite da Fabio Battistelli ai clarinetto, Valentina Calio al violino, Francesco Marzocci al violoncello e Francesco De Zan al pianoforte.

«La realtà», il titolo dello spettacolo, che attraverso la fusione di diversi brani tratti dalla raccolta «Poesia in forma di rosa» trasmette la pubblico tutto il malessere provato dall'artista nei confronti della società, a partire dalle persone che ne fanno parte, di fronte alle quali Pasolini si pone solitario.

«Io non conosco il vostro Dio. Io sono ateo, prigioniero solo del mio amore. Per il resto libero in ogni mio gesto», è in grado di generare uno stato di indignazione dirompente. «Mi domando che madri avete avuto. Se ora vi vedessero al lavoro in un mondo a loro sconosciuto, presi in un giro mai compiuto d'esperienze così diverse dalle loro, che guardo avrebbero negli occhi?» Emozioni in fila, che si inseguono e incatenano le une con le altre e che portano ognuno di noi «a rispondere del selvaggio dolore

IL MAESTRO

Flavio Emilio Scagna merita il «De Sica»

Sul palco dell'Orchestra del Teatro salirà per la prima volta il maestro Flavio Emilio Scagna, raffinato compositore di musica da camera, sinfonica e operistica, e direttore d'orchestra. È stato allievo, tra gli altri di Luciano Berio e Franco Ferrara; con Berio ha poi collaborato come assistente dal 1984 al 1988. Ha diretto importanti orchestre internazionali ed è impegnato nella diffusione della musica contemporanea (di cui ha diretto un numero elevato di prime esecuzioni di molti autori internazionali) e, nella musica di repertorio, con la riscoperta di opere del passato (ha recentemente inciso la prima registrazione mondiale dell'opera di Nino Rota «I due tinidi», così come lavori di Pergolesi e Boccherini). Si presenta al pubblico triestino a pochi giorni dalla consegna del prestigioso premio «Vittorio De Sica» per la



mesica classica che avverrà in aula di Giulio Cesare in Campidoglio a Roma il 29 novembre prossimo. Si tratta di un riconoscimento di altissima livello, assegnato all'unanimità dalla giuria al M. Scagna per la sua carriera di compositore e direttore d'orchestra. Il Premio era stato assegnato precedentemente a Luciano Berio (2009), Riccardo Chailly (2001), Claudio Abbado (2010), Antonio Pappano (2011), Riccardo Muti (2012).